

Le Roman des Romands 2013-2014

Quand j'avais 17 ans,
par Max Lobe

L'année du choix

Cela fait un mois que maman ne fait que ça : travailler pour la mise à jour des listes électorales. Sa tâche consiste à enlever de ces listes tous les noms des morts et les doublons. Elle doit aussi encourager ceux qui n'ont plus aucune raison de croire aux histoires de politiciens-là, à venir voter quand même. Il faut bien que quelqu'un leur enfonce dans la tête que ça sert toujours à quelque chose, voter.

Moi, je n'ai que 17 ans. Je ne peux pas voter. Je ne suis pas majeur. Il me faudra encore attendre quatre ans. C'est comme ça chez nous : on est majeur à 21 ans. De toutes les façons, je me fiche – un peu comme tout le monde d'ailleurs – de ces machins-trucs d'élections.

J'ai passé mon baccalauréat il y a quelques mois. Toute mon attention est dans le choix de la faculté à laquelle je vais m'inscrire. Je veux faire sociologie, psychologie ou quelque chose comme ça. Mais je vois déjà dans le regard de mes parents, surtout celui austère de papa, un non cinglant. Je sens que je n'aurais pas le choix : qui paie décide.

Ce matin, je vais rejoindre maman pour son boulot. Elle me l'a proposé. Elle dit que je peux déjà comprendre ces choses même si je ne suis pas encore majeur. Elle argumente que je suis précoce. Parce qu'en moyenne, dans notre quartier, les jeunes ont leur bac deux ou trois années plus tard. Moi, j'ai accepté son invitation par stratégie : je crois que j'en profiterai pour lui suggérer de convaincre papa de me laisser faire mon choix.

Un soleil sauvage cogne fort sur nos crânes comme s'il avait un problème avec nous. La poussière et les odeurs sont là. On est habitués à tout ça. On descend jusque dans les fins fonds du quartier New-Bell, là où les moustiques, les rats et le Saint-Esprit cohabitent paisiblement. De porte en porte, maman toque de tous ses doigts et encourage les gens à s'inscrire sur les listes électorales. Elle prétend que les gens qu'elle recense voteront automatiquement pour celui qu'elle représente, le Président-papa.

Au début, les gens croient que nous sommes des Témoins de Jéhovah. Ils préparent leur saut d'eau ou d'injures. Puis, rassurés, ils nous laissent parler. Entre deux inscriptions, les gens se plaignent : « Le pays-ci va vraiment mal-mal », lance dame à bourrelets. « Moi j'ai faim et vous me parlez d'élections ? On mange ça ? Quittez là-bas ! Vous gaspillez mon temps pour rien » nous rabroue un jeune homme aussi nerveux qu'un moustique en cavale. Plus fréquemment, on entend : « De toutes les façons : élections ou pas élections, ça va changer quoi

là-dedans ? ». Souriante et tenace, maman argumente, argumente et ment. Elle n'est pas du genre à se laisser démonter par le premier refus.

Certains se plaignent de ne pas pouvoir voter parce qu'ils n'ont simplement pas de carte d'identité. « Ça coûte trop cher pour faire ça » déplore une vieille dame. Maman la met en confiance. Elle lui dit que le Président-papa prendra tout en charge. Qu'elle ne paiera rien. Qu'il lui fera, à elle la vieille, une carte d'identité personnalisée. On y mettra uniquement sa photo à elle, son empreinte digitale à elle seule, sa date de naissance et même la couleur de ses dents. La vieille sourit sottement à la promesse de maman et expose son clavier dentaire jaunâtre. En retour, la vieille promet de voter pour le Président-papa. J'apprendrai, sans grande surprise quelques semaines plus tard, qu'elle n'avait toujours pas eu de carte d'identité alors que même les morts, eux, en avaient reçu une.

Je cherche en vain le moment idéal pour demander à maman de plaider pour moi auprès de papa. Mais rien.

Le soleil s'agite toujours. On a soif. Maman achète deux sachets d'eau bien fraîche chez un vendeur ambulant. « - Ça fait 200 francs CFA, dit le marchand. – 200 francs CFA pour avoir la diarrhée ? – Eh ! Mon eau fraîche-fraîche-là vient directement des sources d'Evian et de Vittel ! – De Jouvence aussi ! Prends ton argent et quitte là-bas. ». Maman lui remet deux pièces de 100 francs CFA. « Merci maman », il répond.

Ne trouvant toujours pas un moment de trêve, je me lance : « Moi, je vais faire sociologie », je dis calmement. Maman arrête nette sa marche. Elle me dévisage comme on fait avec un enfant irrespectueux. Son sourire est sardonique. « Ton père a décidé. Tu feras économie. C'est tout. L'histoire-là ne se discute même pas ! » J'essaye de rouspéter et la réponse est immédiate : « Quitte là-bas ! As-tu déjà vu un sociologue ou ces machins-trucs-là ? Ce sont des faméliques ! »

Maman accable les penseurs pendant de longues minutes. J'ai la bouche cousue ; le respect oblige. Elle dit que les sociologues et compagnies crèvent la faim. « Alors qu'en devenant économiste ou comptable, elle me dit, tu sauras manipuler les comptes. Avec ça, tu deviendras un vrai quelqu'un, un grand politicien ».

Exténué, je baisse la tête et marche.